

LES
BLEUETS

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

EN CINQ TABLEAUX

PAR

MM. E. CORMON ET H. TRIANON

MUSIQUE DE

M. JULES COHEN



PARIS

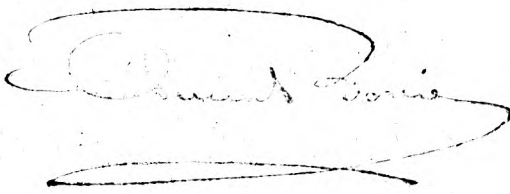
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



LES BLEUETS

OPÉRA COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre LYRIQUE-
IMPÉRIAL, le 23 Octobre 1867

PERSONNAGES

FABIO.....		MM. BOSQUIN.
MENGO, riche laboureur de l'Andalousie....		TROY.
JUAN II ROI DE CASTILLE ET DE LÉON.		LUTZ.
L'INFANT.....		LEGRAND.
DON ALVAR, officier du roi.....		GUYOT.
DON GUSMAN,	} seigneurs de la cour.....	NEVEU.
DON PEDRO,		BODIAS.
DON RUY,		TROY Jeune.
DON SANCHE,		BARETTI.
UN HUISSIER.....		GARCIN.
ESTELLE, sœur de Mengo.....	Mmes	NILSSON.
SOEUR DOROTHÉE, cousine du roi.....		TUAL.
DINARDA.....		WILLÈME.
BÉATRIX.....		DARDENNE.

LES BLEUETS

ACTE PREMIER

Premier Tableau

L'intérieur d'une grande salle rustique. Porte au fond. — A droite, une large fenêtre donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DINARDA, LABOUREURS ET FILLES DU VILLAGE,
puis ESTELLE.

Au lever du rideau, Dinarda et deux servantes dressent une table à droite. A gauche est un vieux fauteuil de bois. — Les chœurs entrent par le fond.

CHŒUR DE JEUNES GENS, à gauche. Ils aiguisent leurs faux.

Voyez! voyez! Les belles faux!
Du laboureur ces nobles armes
N'ont jamais fait couler de larmes.
Et, tous les ans, dans nos hameaux,
Nous récoltons par elles
Des richesses nouvelles
Pour prix de nos rudes travaux.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, à droite, sur le devant.

Voyez ces mantilles,
Galants jouvenceaux,
Et, pour vos résilles,
Ces rubans nouveaux.
A ce soir, la danse
Et les joyeux chants!
Car, demain, commence
Le travail des champs!

LES BLEUETS

UN GROUPE DE JEUNES GENS, au fond.
Ah! voici la gentille Estelle.

On la voit passer le long de la fenêtre.
ESTELLE, entrant par le fond et tenant dans ses mains des épis et
des fleurs qu'elle vient de cueillir.

AIR.

Ah ! que la plaine est belle !
Voyez quels épis merveilleux !
En admirant la récolte nouvelle,
Des pleurs mouillaient mes yeux.
Quels trésors! .. et quelle abondance !
Elle donne ses épis et ses fleurs aux jeunes filles qui l'entourent.
Que de maux réparés
Grâce à ces beaux épis dorés !

Les hommes regardent appuyés sur leurs faux.
C'est la joie et l'amour, la vie et l'espérance,
— Tous les biens les plus doux, —
Que le Seigneur répand sur nous !

CHOEUR.

Tous les biens les plus doux,
Dieu les répand sur nous.

ESTELLE.

Ah! qu'il est doux de vivre !
Les épis mûrs, la rose en fleur,
Désignant les fleurs et les épis que tiennent ses compagnes.
Autour de moi tout me charme et m'enivre.
Les oiseaux chantent dans mon cœur !

LE CHOEUR.

Dans sa voix, quelle douceur !
Ses yeux brillent de bonheur.
Estelle s'agenouille près de ses compagnes et ramasse des fleurs qui
sont tombées de leurs mains.

DINARDA.

Pour le marché de la ville, ton frère
Est parti ce matin;

Estelle tourne la tête vers elle.

Mais il ne revient pas.

ESTELLE, se relevant, — à ses compagnes.

C'est vrai ! Que peut-il faire ?

DINARDA, remontant vers la fenêtre.

Ah! je l'aperçois enfin!

ESTELLE.

Il nous salue avec la main.

On voit passer Mengo.

SCÈNE II

LES MÊMES, MENGO.

MENGO, entrant.

Bonjour, enfants!

Estelle, qui a remonté la scène, se jette dans les bras de Mengo.

TOUS.

Salut à notre maître!

Dinarda le débarrasse de son chapeau, de son bâton et de sa ceinture.

ESTELLE, glissant son bras sous le bras de son frère, redescend la scène avec lui, et lui dit avec un sourire.

Frère, tu nous diras peut-être
Ce qui t'a pu retarder en chemin.

Dinarda s'est rapprochée.

MENGO, à Estelle, tout en jetant un regard à Dinarda.

Avec le secours des anges
Qui nous protègent dans le ciel,
Je venais de vider mes granges
Au marché de Peñafiel;

Quittant le bras d'Estelle et s'adressant à tous.

Lorsque, soudain, — le cœur me bat encore, —
Une immense clameur jaillit dans l'air sonore :

Mouvement de joie.

Vive le roi don Juan! Et c'était, en effet,
Le roi, dont le cheval, au grand soleil, piaffait.

LE CHOEUR.

Le Roi!

MENGO.

Sur ce rivage,
Mouvement de crainte.

Le Maure a reparu. Le roi, malgré son âge,
Dirige ses soldats sur le point menacé
Et ne nous quittera que le péril passé!

LES BLEUETS

LE CHŒUR.

Honneur au roi Don Juan!

MENGO.

Estelle, dans nos verres,
Verse-nous de ce vin qui remonte à nos pères.

Estelle se dirige vers la table et y remplit la coupe de son
frère, tandis que Dinarda s'occupe de verser aux labou-
reurs.

Et vous, enfants, buvez tous avec moi
A la santé du roi!

Les hommes entourent Mengo.

STANCES, avec CHŒUR.

Tous se découvrent.

I.

Au roi Juan de Castille!
Qu'il vive de longs jours!
A sa noble famille,
Grand Dieu, prête secours.
Que sa bannière brille
Au sommet de nos tours,
Toujours!

On boit.

II.

Au roi Juan, notre maître,
Nos semailles et nos labours!
Donnons-lui tout notre être,
Nos bras, nos cœurs, nos jours.
L'honneur est son ancêtre,
La gloire eut ses amours,
Toujours!

LE CHŒUR.

Toujours!

Les hommes passent à gauche et les jeunes filles se groupent
à droite.

MENGO, aux jeunes gens.

Allez tout préparer et, par ce temps superbe,
Dès que la cloche sonnera,

Prenant le bras d'Estelle et redescendant.

Maitres et serviteurs, tous ensemble, on ira
Faire présent à Dieu de la première gerbe!

CHŒUR DES GARÇONS.

Voyez ! voyez ! les belles faux !
 Du laboureur ces nobles armes
 N'ont jamais fait couler de larmes,
 Et tous les ans, dans nos hameaux,
 Nous récoltons par elles
 Des richesses nouvelles
 Pour prix de nos rudes travaux.

CHŒUR DES FILLES.

Voyez ces mantilles,
 Galants jouvenceaux,
 Et pour vos résilles
 Ces rubans nouveaux !
 A ce soir la danse
 Et les joyeux chants ;
 Car demain commence
 Le travail des champs.

CHŒUR GÉNÉRAL.

A ce soir la danse
 Et les joyeux chants ;
 Car demain commence
 Le travail des champs !

Les garçons et les filles sortent par le fond. — Fin de l'introduction.

SCÈNE III

MENGO, ESTELLE, DINARDA.

MENGO, redescendant la scène.

Allons, sœur, à table. (Estelle approche vivement de la table le siège de son frère, qui s'y assied ; puis elle va s'asseoir elle-même à l'autre bout de la table.) Il ne faut pas faire attendre ces braves gens.

DINARDA, traversant la scène et venant se placer derrière la table.

Ni retarder l'office divin.

MENGO, tout en mangeant.

J'ai bien cru, tantôt, que vous iriez sans moi offrir à saint Ambroise la primeur de nos récoltes.

ESTELLE, étonnée.

Sans toi !

Mouvement de Dinarda.

MENGO.

Un coup de tête, une sorte de fièvre qui m'a pris ce matin.
Un peu plus, je partais sans vous revoir.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu!

DINARDA.

Que dites-vous là, maître?

MENGO.

Oui, ce matin, sur la grande place, j'ai eu comme un instant de vertige, en voyant cette foule assemblée et sous les armes. A sa tête, marchait un beau jeune homme, vingt-cinq ans environ, la moustache blonde, le regard fier. Le roi s'est arrêté devant lui à quatre pas de moi. « Vous voyez cette épée, a-t-il dit, l'âge ne me permet plus de la porter. Prenez-la et que Dieu vous garde! — En ce moment, tous les cœurs battaient! Et chacun, en soi-même, pensait à l'enfant, cet autre beau jeune homme, vieilli déjà par les plaisirs, et qui, lorsqu'on parle de combattre, ne songe qu'à ses festins, à ses chasses et à ses maîtresses!

ESTELLE.

Pauvre père!

MENGO.

Tout à coup, les fanfares éclatent! nos soldats se mettent en marche... et, me rappelant mon premier métier, déjà je m'apprêtais à les suivre, (Exclamation d'Estelle. Il se lève, Estelle aussi. Mengo lui prend les mains avec tendresse.) lorsque ta douce image m'est apparue... et ton frère est resté.

Estelle le remercie du regard.

DINARDA.

Dieu soit béni!

Elle remonte vers le fauteuil.

MENGO, à Estelle, en se tournant vers le fauteuil.

Je me suis souvenu qu'à cette place (tu étais bien petite alors) je t'avais reçue des mains de notre père mourant! (Il s'approche du fauteuil, suivi d'Estelle.) Il était assis là; sa tête vénérable s'appuyait sur mon bras!...

DINARDA, accoudée sur le dossier.

Hélas!

TRIO.

MENGO.

« Fils, a dit notre père,
 » Mon heure approche, incline-toi.
 » Fais d'abord ta prière,
 » Et puis, écoute-moi.
 Je mis les deux genoux en terre

Serrant Estelle, entre ses bras.

Entre mes bras je te serrais,
 De tes yeux étonnés, tu me regardais faire,
 Et, nous voyant pleurer, toi-même tu pleurais.

« Fils, a dit notre père,
 » Je fus soldat et laboureur !
 » Gagne ton pain par un rude labeur
 » Et, si le roi t'appelle en guerre,
 » Laisse ton champ et garde notre honneur. »

ESTELLE.

Sur ta noble figure,

DINARDA.

Ah ! sur votre figure,

ESTELLE et DINARDA, ensemble.

On voit une blessure,

Qui parle haut, { frère, } de cet honneur !
 { maître, }

MENGO, indiquant du geste le père absent.

Il dit encore...

Se tournant vers Estelle.

Écoute, sœur !

Il lui prend la main.

« Lorsque cette enfant aura l'âge,
 » Dans la chapelle du village,
 » Fils, tu la marieras.

Estelle se détourne. Mengo la laissant aller et se parlant à lui-même.

» Et puis, alors, donnant ton âme
 » A quelque belle et sainte femme,
 « Heureux père, à ton tour, sous ce toit tu vivras ! »

ENSEMBLE.

Dinarda à gauche ; Estelle à droite, Mengo au milieu.

Ah ! sous ce toit qui nous rassemble,
 Il faut vivre et mourir ensemble !
 Ce doux foyer, ce nid joyeux,
 Où les tendresses paternelles
 Nous ont abrités sous leurs ailes,
 Ne le quittons que pour les cieux !

MENGO, gaiement.

Te voilà grande et belle!...
A quand le mariage, Estelle?...

ESTELLE, souriant.

Quand viendra le mari.

DINARDA, qui a remonté la scène, vient se placer entre Estelle et Mengo.

Si notre demoiselle

Voulait prêter l'oreille à ceux que je sais bien...

Mais on a beau parler... elle n'écoute rien!

Elle passe à droite. Estelle se trouve au milieu.

MENGO.

Faire le même jour un double mariage!...

ESTELLE, souriant.

Ah! c'est un peu pour toi que tu vas me presser!...

MENGO.

J'obéis à mon père!

DINARDA.

Il parlait comme un sage.

MENGO.

Jeunesse passe vite!

DINARDA.

Il est temps d'y penser!

ENSEMBLE,

Tous trois se rapprochent.

Ah! sous ce toit qui nous rassemble,
Il faut vivre et mourir ensemble!
Ce doux foyer, ce nid joyeux
Où les tendresses paternelles
Nous ont abrités sous leurs ailes,
Ne le quittons que pour les cieux!

On entend au loin un grand bruit de cloches. — Les jeunes filles reviennent par le fond. Mengo remonte et Estelle, passant à gauche, va décrocher à la muraille une faucille enrubanée.

DINARDA, tournée vers la fenêtre.

Vous entendez, maître? les cloches sonnent et vos serviteurs attendent; allez vite vous mettre à leur tête, car je vois venir là bas un vilain nuage.

MENGO.

Un peu de brouillard qui s'envole. (Estelle lui donne la faucille.) Nos récoltes sont trop belles pour que Dieu nous les enlève. Il va les bénir, au contraire, et nous donner des jours aussi

beaux, aussi doux que tes yeux. (Il embrasse sa sœur, et remontant vers la porte, il se retourne au moment de disparaître.) Allons, jeunes filles, apprêtez-vous à nous rejoindre.

Il sort par le fond. Estelle, qui a remonté la scène, revient s'asseoir dans le fauteuil et fait un bouquet des fleurs que l'on y a laissées.

SCÈNE IV

ESTELLE, DINARDA, BÉATRIX, FLORE, JEUNES FILLES,
puis un INCONNU.

DINARDA, se tournant vers les jeunes filles qui sont à droite.
Recommandation inutile, n'est-ce pas, mes enfants?

BÉATRIX.

Qui donc voudrait manquer à la procession?...

DINARDA.

Et aux prières dans la chapelle... et à la danse qui vient après?

BÉATRIX.

Vite!... donnons un coup d'œil à nos toilettes.

DINARDA.

Et que rien n'y manque... car, si c'est la fête des moissons... c'est aussi celle des amoureux. (S'adressant à une des jeunes filles.) Voyons, Flore, as-tu fait un choix?... (Flore baisse la tête sans répondre.) Tu ne réponds pas! Paresseuse!... Et toi, Béatrix?

BÉATRIX.

Oh!... moi, je ne veux pas choisir... Je regarde.... j'attends... Cela m'amuse!

DINARDA, remontant.

Voyez-vous ça.

BÉATRIX, montrant Estelle.

Quant à Estelle, je parierais que son choix est fait.

DINARDA.

Je n'en crois rien!

BEATRIX.

Elle a souri... et va mettre ses plus beaux atours pour mieux attirer les regards du préféré. N'est-ce pas, Estelle?

FINALE.

ESTELLE, assise et souriant.

La chasse aux amoureux n'a rien que de vulgaire.
 Dentelles et rubans ne me séduisent guère.
 Notre parure, à nous, se sont les fleurs des blés.
 Dans la main un bouquet, au front une guirlande;
 Et l'on trouve, parfois, comme dans la légende,
 Les amoureux et les bleuets mêlés.

CHOEUR.

Et l'on trouve, parfois, comme dans la légende,
 Les amoureux et les bleuets mêlés.

ESTELLE, se lève, et tout en donnant la dernière main à son bouquet.

I*.

« Tandis que l'étoile inodore,
 Que l'été mêle aux blonds épis,
 Émaille de son bleu lapis
 Les sillons que la moisson dore;
 Avant que, de fleurs dépeuplés,
 Les champs aient subi les faucilles,
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés. »

Elle met son bouquet à sa ceinture.

CHOEUR.

Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés.

Dinarda se tient à gauche. Béatrix et Flore sont à droite.

ESTELLE.

II.

« Un étranger vint de la ville,
 Jeune et parlant avec dédain.
 Était-ce un Maure grenadin?
 Un de Murcie ou de Séville?
 Venait-il des bords désolés
 Où Tunis a ses escadrilles?... »

Elle s'arrête et semble rêver.

* VICTOR HUGO. *Orientales. Les Bleuets.*

DINARDA, gaiement.

Eh bien ?

LES JEUNES FILLES, de même.

Eh bien ?

ESTELLE, revenant à elle.

« Allez! allez! ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés. »

CHŒUR.

Allez! allez! ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Le ciel s'est assombri. — Un coup de tonnerre se fait entendre. Toutes
les jeunes filles se réfugient à gauche et dégagent la fenêtre.

BÉATRIX, à Dinarda.

C'est ce vilain nuage

Dont vous parliez!

DINARDA, cherchant à les rassurer et à se rassurer elle-même.

Eh bien! l'orage

Vous fait-il peur?

Chantez pour vous donner du cœur.

A Estelle.

Après?

LE CHŒUR.

Après?

ESTELLE.

L'oiseau dort dans son lit de mousse!...

Un coup de tonnerre plus violent. La fenêtre s'ouvre. Toutes les jeunes
filles se pressent les unes contre les autres.

BÉATRIX et LE CHŒUR.

O ciel!... quelle secousse!...

DINARDA, tremblante, à Estelle.

Après?

LE CHŒUR.

Après?

Le vent a fait ouvrir la fenêtre. Un vieillard au front sévère, enveloppé
dans un manteau sombre, paraît en dehors et s'arrête en observant
ce qui se passe dans l'intérieur.

ESTELLE, chantant avec effort.

« L'oiseau dort dans son lit de mousse...

Que déjà... menace... l'autour ;
Ainsi dormait... dans son amour...
Alice confiante... et douce!... »

S'arrêtant et écoutant l'orage qui gronde.

De terreur mes sens sont troublés...

DINARDA.

Après?

LE CHOEUR.

Après?

L'INCONNU, achevant l'air.

« Le jeune homme aux cheveux bouclés
C'était Don Juan, roi des Castilles... »

Toutes tombent à genoux et se cachent le visage dans leurs mains. Estelle
dégage peu à peu sa figure et écoute les yeux fixes.

l'inconnu, paraissant à la porte du fond.

Allez! allez!... O jeunes filles!...

Cueillir des bleuets dans les blés. »

L'orage éclate avec force. — L'inconnu s'éloigne. — Estelle et Dinarda
se sont relevées. Toutes les jeunes filles aussi. Estelle remonte sombre
et pensive, vers la table.

CHOEUR.

De terreur, d'épouvante,
Je suis toute tremblante.

BÉATRIX, s'adressant à Estelle qui s'appuie sur l'angle gauche de la
table.

Qui donc a pu chanter pour toi ?
Mais qui donc ?

ESTELLE.

Je ne sais.

Elle redescend.

DINARDA.

Ce n'était, croyez-moi,
Ce n'était qu'un sorcier ou le diable en personne.

On entend le joyeux carillon des cloches. Les visages se rassèrent.

CHOEUR.

Écoutez! écoutez! c'est la cloche qui sonne.
Le jour revient... l'orage va passer...
Partons!... à la chapelle,

On nous appelle.

Le service va commencer!

Les jeunes filles sortent par le fond, suivies par Dinarda qui se retourne et fait un geste pour inviter Estelle à les suivre.

ESTELLE, s'arrêtant au fond près de la porte.

Cette voix!... je ne l'oublierai jamais!

Elle sort.

Deuxième Tableau

Les blés. — A droite un mûrier dominant un tertre. — Au fond, à gauche, sur une colline, la ville de Peñafiel. — Soleil couchant.

SCÈNE V

FABIO. Il arrive par le fond, à droite; s'avance lentement au milieu des blés, puis se tournant vers le mûrier, s'arrête.

AIR.

Près de ce mûrier, je la vois encore
 Apportant l'eau fraîche à ses laboureurs.
 Ses yeux égalaient l'éclat de l'aurore,
 Sa joue effaçait les plus belles fleurs.
 Puis, elle chanta d'une voix si tendre
 Que tous l'écoutaient des pleurs dans les yeux.

Il descend la scène.

J'étais caché là... Je croyais entendre,
 Comme dans un songe, une voix des cieux!

Remontant.

Lorsque, le soir, seule et pensive,
 Elle resta, je vins me mettre à ses genoux.

Redescendant.

Elle eut peur! voulut fuir!... mais d'une main craintive,
 Je la retins et lui dis: Voulez-vous
 Demeurer un instant près de moi, jeune fille?
 Sans me répondre, elle attira

Sur ses yeux sa mantille
Et demeura!

Près de ce mûrier, je la vois encore...
L'air est embaumé, le ciel radieux...
Je suis à ses pieds... je prie et j'adore...
Il me semble aimer un ange des cieux.

Une musique joyeuse se fait entendre au loin. Fabio remonte et regarde.
Des jeunes filles et des jeunes garçons traversent les blés en dansant. Fabio va s'appuyer contre le mûrier et écoute.

CHOEUR, dans la coulisse.

Le soleil sur la plaine
Projette ses derniers rayons ;
Du soir la douce haleine
Se joue à travers les sillons.
Chantons, amis, dans l'ombre
De la colline aux gais coutours ;
Chantons, c'est l'heure sombre
Du rossignol et des amours!

Fabio s'avance vers la gauche, et, apercevant Estelle qui se présente de ce côté, il se retire derrière le mûrier. Estelle porte à son bras une couronne de bleuets, et cueille çà et là des fleurs dont elle forme un bouquet ; puis elle vient s'asseoir sous le mûrier. Fabio s'approche et, au moment où elle s'assied, il se met à ses pieds.

SCÈNE VI

ESTELLE, FABIO.

Musique à l'orchestre.

ESTELLE.

Ah! vous m'avez fait peur.

FABIO.

Ne m'attendais-tu pas? Vois, le soleil est déjà caché par les collines, et leur ombre, bientôt, s'étendra jusqu'à nous. A quoi pensiez-vous, ô mon Estelle, en nouant ce bouquet?

ESTELLE.

A la belle soirée où j'écoutais vos aveux, assise à cette place.

FABIO.

Le lendemain et tous les soirs ne m'ont-ils pas retrouvé, comme maintenant, à tes pieds?

ESTELLE.

Vous m'aviez dit : Je t'aime ! Douces paroles qui charmaient mon cœur et me ramenaient toujours, là où j'espérais les entendre encore.

FABIO.

Je t'aime.

ESTELLE.

Oui, je vous crois ! mais une pensée me trouble et m'inquiète. Vous savez qui je suis ; moi j'ignore qui vous êtes.

FABIO, se levant. Estelle se lève.

Du plus loin que je me rappelle, je me vois entre les murs noircis d'un vieux château, au fond d'une sombre vallée. Mes parents sont morts ! on me le dit, du moins. Un vieux serviteur prend soin de m'instruire et, sous ses yeux, j'apprends à manier l'épée et la lance. Puis, un jour, vient un ordre qui m'appelle à Tolède. J'arrive, on m'accueille et bientôt j'entre dans la garde du roi. On me nomme Fabio. Le roi qui m'estime et qui m'aime, ce matin devant tous, m'a donné cette épée.

ESTELLE.

Eh ! quoi ! cette marque d'honneur dont mon frère fut témoin... c'était à vous !...

FABIO.

Maintenant vous savez sur ma vie et sur moi tout ce que j'en sais moi-même.

ESTELLE.

Et vous allez partir !

DUO.

FABIO.

Je vais où le devoir m'appelle !
 Je vais combattre l'infidèle,
 Et, de ce fer que m'a donné le roi,
 Gagner un nom pour moi-même et pour toi !

ESTELLE.

Et notre amour, hélas !

LES BLEUETS

FABIO, prenant Estelle par la main.

Notre amour, chère Estelle,
Écartera de moi toute atteinte mortelle,
Quittant sa main.

Et je serai, d'un même cœur,
Fidèle à mon amour, fidèle à mon honneur!

ESTELLE.

Va donc où le devoir t'appelle!

Va, cher Fabio, le cœur d'Estelle

Dans les combats et toujours te suivra;

Mais, si tu meurs... Estelle aussi mourra!

Fabio remonte; le soir vient. La lune paraît. Estelle traverse à gauche. Ils se rapprochent l'un de l'autre.

ENSEMBLE.

Adieu donc! voici l'heure;

Je } pars, ô mes amours!
Tu }

Déjà la lune effleure

Le sommet de nos tours!

Nos lèvres se séparent,

Nos larmes se préparent,

Nos mains vont se quitter...

Fabio l'entraîne vers le tertre.

Mais nos cœurs vont rester!

Il quitte Estelle et prend la couronne qu'elle a laissée sur le tertre.

ESTELLE.

Prends ce bouquet!

Elle le lui attache à la ceinture.

FABIO.

Reçois cette couronne

Et le baiser que je lui donne.

Il la lui pose sur les cheveux.

ESTELLE.

Ne m'oubliez pas!

FABIO.

Si je t'oubliais... pleure mon trépas!

ENSEMBLE.

Adieu donc, voici l'heure;

Je } pars, ô mes amours!
Tu }

Déjà la lune effleure

Tous deux se tenant par les mains.

Le sommet de nos tours!

Nos lèvres se séparent,

Nos larmes se préparent,

Nos mains vont se quitter...
Mais nos cœurs vont rester!

La nuit est venue; et la lune monte derrière la tour et les édifices de Peñafiel.

FABIO

Séparons-nous! l'honneur m'appelle.

ESTELLE.

Hélas! hélas! adieu!

FABIO.

Je reviendrai fidèle,
J'en fais le serment devant Dieu!

ENSEMBLE.

Adieu!

Adieu!

Fabio s'éloigne par la droite à travers les blés. Estelle le suit des yeux, et s'éloigne lentement à gauche. En ce moment, l'inconnu du premier tableau paraît à droite entre le tertre et la rampe avec deux hommes couverts comme lui de manteaux sombres.

L'INCONNU, désignant Estelle.

Vous connaissez mon ordre. Obéissez! c'est elle!

ACTE DEUXIÈME

Un pavillon dans le palais du Roi à Peñafiel. Une grande porte, au fond, donnant sur une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

L'INFANT, SEIGNEURS, DAMES, PAGES.

Il fait à peine jour. Des dames et des seigneurs sont assis sur des coussins. D'autres viennent de gauche, quittant la salle du festin. L'Infant est presque couché à l'avant-scène, une coupe à la main.

CHŒUR.

Versez le vin vermeil!
Buvons à nos maîtresses,

LES BLEUETS

A leurs douces caresses,
 Au plaisir, au sommeil!

L'INFANT et LES SEIGNEURS.

Vin, qui brûles nos sens,
 Or, qui séduis les femmes,
 Sur les cœurs, sur les âmes
 Seuls, vous êtes puissants!

L'INFANT.

A nous le seul vrai bien!
 Une femme jolie...
 Une coupe remplie...
 Tout le reste n'est rien!

CHOEUR.

Versez le vin vermeil!
 Buvons à nos maîtresses,
 A leurs douces caresses,
 Au plaisir, au sommeil!

Pendant cette reprise, l'Infant tombe endormi. Le Roi paraît dans la galerie.

LE ROI, entrant dans le pavillon.

Voilà donc à quelle honte on s'abandonne ici, pendant mon absence.

Tout le monde s'incline en tremblant; puis on s'éloigne sur un geste impérieux du Roi.

SCÈNE II

LE ROI, L'INFANT.

Le Roi s'approche de l'Infant et lui frappe sur l'épaule. L'Infant se réveille, reconnaît le Roi et se lève brusquement.

LE ROI.

AIR.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie!
 Elle a pour conseillers la paresse et l'orgie.
 Qui te rend si hardi d'agir comme tu fais?
 Et de quel droit viens-tu profaner mon palais?

Il le saisit par le bras et le fait tomber à genoux.
 Le titre de mon fils enivre-t-il ton âme!

Tu te crois assez haut pour devenir infâme...
 Voilà pour quelle fin te servent nos aïeux!
 Va-t-en! va, loin de moi, caché tant de bassesse.
 Tes crimes ont lassé mon cœur et ma tendresse;
 Va-t-en! et sois maudit sur terre et dans les cieux!

L'INFANT, se relevant.

Mon père! écoutez-moi de grâce!

LE ROI.

Non! non! mon indulgence est lasse.

L'INFANT.

Je jure!...

LE ROI.

Laisse-là tes serments superflus.

Va-t-en, je ne t'écoute plus!

L'INFANT.

Hélas!... hélas!... vous ne m'écoutez plus!

Il s'éloigne par la gauche.

LE ROI, après un temps.

Pauvre enfant!... Pauvre père!...

Hélas, je l'ai maudit!

Sort cruel! sur la terre

Tout passe! tout finit!

J'avais un noble espoir! il s'efface, en une heure!

Pleure!... pleure!...

Ton enfant est maudit!

Une marche guerrière se fait entendre en dehors.

DON ALVAR, venant du fond.

Sire! votre garde victorieuse rentre à Peñafiel, conduite
 par le jeune Fabio.

LE ROI.

Fabio!... lui!... à la tête de mes braves soldats! Va, cours,
 qu'ils entrent au palais! Je veux... je veux les voir!

Don Alvar sort par le fond; le Roi par la gauche.

CHANGEMENT.

Une grande salle du palais.

SCÈNE III

FABIO, SOLDATS, PEUPLE, puis LE ROI, ALVAR,
 SUITE, PAGES.

CHOEUR.

Chantons, vaillants soldats.
 Dans nos rudes combats,

Le ciel à la victoire
 Vient de guider nos pas.
 Pour prix de nos hauts faits,
 En ces lieux pour jamais,
 Nous ramenons la gloire,
 L'espérance et la paix.

FABIO.

Tous les cœurs sont joyeux
 Du succès de nos armes.
 Mères, séchez les larmes
 Qui coulent de vos yeux.
 Là-bas, sur le chemin,
 Des sœurs, des fiancées,
 Attendent' empressées,
 Et des fleurs dans la main !

UN HUISSIER, annonçant.

Le Roi !

Le Roi entre suivi par Don Alvar et des officiers de la couronne. Aussitôt, des soldats lui présentent à genoux les trophées qu'ils rapportent de la guerre. Fabio lui offre un étendard.

FABIO et LE CHŒUR.

Sire ! nous vous l'avions promis.
 Voici les étendards conquis par nos épées !
 Dans le sang maure elles furent trempées.
 Pour votre honneur et celui du pays.

LE ROI.

Amis, avec bonheur, je reçois cet hommage.
 Alvar, ordonnez tout ! Dans un brillant festin,
 Je veux moi-même et la coupe à la main
 De ces nobles enfants célébrer le courage.

LE CHŒUR.

Chantons, vaillants soldats,
 Dans nos rudes combats,
 Le ciel à la victoire
 Le ciel guida nos pas !

Les soldats, les officiers, les pages et Don Alvar sortent par le fond.
 Fabio va pour les suivre, le Roi lui fait signe de rester.

SCÈNE IV

LE ROI, FABIO.

LE ROI.

Fabio ! Tu es un noble cœur, et tu as porté dignement cette épée. Ne la quitte jamais !

FABIO.

Mon bras, mon cœur, ma vie, sont à vous, sire, à vous qui m'avez tiré de mon obscurité.

LE ROI.

Je t'avais bien jugé, Fabio ; donne-moi ta main. (Fabio se précipite aux genoux du Roi et lui baise la main. Le Roi, ému, le regarde et dit, à part.) Seigneur !... quelle différence entre ces deux hommes !.. L'un, si noble ! si brave !... et l'autre... hélas !

FABIO, toujours à genoux.

Sire, je vois des larmes dans vos yeux.

LE ROI.

Des larmes de joie et d'attendrissement... Relève-toi, Fabio, relève-toi, mon enfant.

FABIO, se relevant.

Ah ! qu'un pareil mot est doux à entendre !

LE ROI.

Oui, tu as vécu sans famille, élevé par des mains étrangères et privé de ces tendresses qui font chérir la vie à ceux qui les reçoivent comme à ceux qui les donnent.

FABIO.

Mais vous aviez les yeux sur moi, sire ! Eh bien ! ajoutez encore à vos bontés. Si mon père existe, nommez-le moi. Si quelque raison puissante a pu l'éloigner... il le regrette... il en souffre... j'en suis sûr !...

LE ROI.

Laisse faire au temps, Fabio, et fie-toi à l'intérêt que je te porte. Un avenir brillant s'ouvre devant toi. Travaille à t'en rendre digne, à te grandir toi-même. Je te dirai bientôt ce que j'ai préparé pour toi et quelle récompense je réserve à tes services. Adieu !

FABIO, s'inclinant.

Sire ! (Le Roi sort par la droite.) Une récompense !... Ah ! la plus douce, la seule que je désire est celle qui m'attend là-bas ! Allons où mon cœur m'appelle ! (Il va pour sortir et se rencontre avec Mengo qui entre.)

SCÈNE V

FABIO, MENG0.

MENG0.

Vous êtes le capitaine Fabio?

FABIO, étonné.

Ouil

DUO.

MENG0.

Je suis Mengo, frère d'Estelle!

Fabio fait un mouvement.

Répondez! qu'avez-vous fait d'elle?

FABIO, descendant la scène.

Estelle! Estelle!

MENG0.

Vous vous troublez!...

Parlez!.. Parlez!..

Fabio traverse à gauche.

Elle a quitté notre demeure...

C'était, hélas! la veille des moissons.

Et depuis un mois je la pleure,

Je la demande aux forêts, aux buissons!

ENSEMBLE.

MENG0.

Douleur mortelle!
 En vain j'appelle,
 Suppliant, éperdu;
 Mon cœur se glace.
 Seul, dans l'espace,
 L'écho m'a répondu!

FABIO.

Douleur mortelle!
 O mon Estelle,
 Ai-je bien entendu!
 Mon cœur se glace,
 Seul, dans l'espace,
 L'écho t'a répondu!

FABIO.

Estelle!.. oh! non! non!... c'est un rêve
Un rêve affreux.. ah! parle!.. achève!

MENGO.

Au hameau vous êtes venu.
Je l'ignorais. Mais vous étiez connu...
J'ai tout appris. La pauvre fille
Vous attendait le soir, sous la charmille!

FABIO.

C'est vrai, mais son honneur
Est pur, ami, comme ton cœur!
Et je me suis séparé d'elle
Et lui jurant de revenir fidèle
A notre amour... à nos serments.

MENGO.

Tu mens, tu mens!
Elle a quitté notre village,
Mon doux trésor, mon seul bien, mon bonheur!
Je n'ai pas su contre l'orage
La garantir et veiller sur son cœur.

FABIO.

Dans cette main qui te cherche et te serre,
Tu n'as donc pas senti
La douleur d'un amant et l'amitié d'un frère
Qui n'a jamais menti!

MENGO, descendant vers lui.

Eh bien, oui! je vous crois! ma main est dans la vôtre!

FABIO.

C'est bien, ayons foi l'un dans l'autre!
Avec l'aide de Dieu,
Viens, courons à la place
Où je lui dis adieu!
Et peut-être, en ce lieu,
Découvrons-nous quelque trace
Qui nous éclairera.

MENGO.

Et nous la rendra!

ENSEMBLE.

Dieu de justice,
Sois-nous propice,
Rends la force à nos cœurs!
Dans ce mystère,
Dieu notre père,
Guide nos bras vengeurs.

Ils se dirigent vers le fond et s'arrêtent à la vue de Dorothée qui entre et qui porte un costume de novice. Fabio et Mengo s'inclinent devant elle et sortent. Dorothée suit Fabio des yeux.

SCÈNE VI

DOROTHÉE, L'HUISSIER du palais. Au fond un DOMESTIQUE.

DOROTHÉE, à l'huissier.

Annoncez, au roi, sœur Dorothée, du couvent de Santa-Maria. Ajoutez, si vous voulez, marquise de Quintanilla, héritière des princes de Léon et petite-cousine, par les hommes, de Sa Majesté le roi d'Espagne.

L'HUISSIER.

En ce moment, le conseil est assemblé; le roi le préside et je n'oserais...

DOROTHÉE:

Osez! Le roi m'attend. La lettre qu'il m'a adressée est précise. (Montrant une lettre d'où pend un cachet de cire rouge.) — « Venez sur-le-champ! » — Aussitôt, et bien à contre-cœur, j'ai mandé ma litière d'apparat, j'ai fait dire, à mes anciens serviteurs, d'endosser leurs habits de cérémonie, toutes choses dont la vanité mondaine ne saurait troubler l'humilité de mon âme. Enfin, pour obéir au roi, j'ai interrompu une neuvaine à laquelle je tenais beaucoup; le roi, pour me recevoir, peut bien interrompre une séance à laquelle, j'en suis sûre, il ne tient pas énormément.

L'HUISSIER.

Mais... señora...

DOROTHÉE.

Allez, et ne répliquez pas. (L'huissier sort. Se tournant vers le domestique qui est au fond.) Faites venir la personne qui est restée

dans ma litière! (Le domestique sort.) Ce jeune homme qui m'a saluée et qui sortait, avait un air de distinction vraiment remarquable. S'il était dans les ordres... il serait tout à fait bien!

COUPLETS.

I

J'aime les murs du vieux cloître
Où chaque jour je sens croître
Mon espérance et ma foi.
J'aime à voir ses lourdes grilles
Abriter les saintes filles
Qui du ciel suivent la loi!
Dans la paix profonde
Cherchant le bonheur,
Aux plaisirs du monde
J'ai fermé mon cœur!

II

J'aime les cloches qui sonnent
Et les voûtes qui résonnent
Au bruit des hymnes pieux.
J'aime les fleurs sur les dalles
Et l'encens dont les spirales
Se dirigent vers les cieux.
Dans la paix profonde
Cherchant le bonheur,
Aux plaisirs du monde
J'ai fermé mon cœur!

SCÈNE VII

DOROTHÉE, ESTELLE voilée et amenée par le domestique.

DOROTHÉE, se retournant au bruit des pas, à part.

Pauvre enfant! Comme elle tremblait quand je lui ai fait secrètement quitter sa cellule. (Allant à elle.) Approche! voyons, chère petite, sommes-nous plus calme?

ESTELLE, levant son voile et prenant les mains de Dorothée.

ARIETTE.

Ah! quel espoir!... ah! ce n'est pas un rêve!
Et j'ai revu le ciel, les prés, les bois!

Je n'ai plus peur ! Et mon front se relève.
 Je ris, je chante et je pleure à la fois !
 Je me croyais perdue ;
 Mais vous venez des cieux,
 Et votre main, vers moi tendue,
 Ecarte l'ombre de mes yeux !
 Ah ! quel espoir !... ah ! ce n'est pas un rêve ;
 Et j'ai revu le ciel, les prés, les bois !
 Je n'ai plus peur ! Et mon front se relève.
 Je ris, je chante et je pleure à la fois !

DOROTHÉE.

A la bonne heure ! te voilà rassurée.

ESTELLE, avec un mouvement de crainte.

Que dira la grande abbesse ?

DOROTHÉE.

La grande abbesse est vieille, sourde et aveugle, ou à peu près, et personne, dans la communauté, ne voit, ne parle ou ne bouge sans que cela me convienne !

ESTELLE.

Quel bonheur !

DOROTHÉE.

Le mystère de ton arrivée au couvent m'avait intéressée. Si l'on enfermait une pauvre fille parce qu'elle a un amoureux... où irait-on ? C'est alors que le roi me fit appeler. Je sais d'avance ce qu'il va me demander. La renonciation à tous mes biens, titres et privilèges, en faveur de quelque parvenu ! Eh bien ! soit !... qu'il te rende la liberté et me nomme grande abbesse... Je consens à tout le reste ! — Grande abbesse !... quel beau rêve ! Régner sur une foule de petites âmes bien dociles, bien soumises, avoir la meilleure place à l'église, imposer silence à tout le monde et parler tout à son aise ; aller, venir, commander et ne pas obéir ! — Quelle sainte existence !

L'HUISSIER, rentrant.

Señora, le roi vous attend.

DOROTHÉE, à Estelle.

Ton sort et le mien vont être fixés. (Lui tendant la main.)
 Espère ! (A l'huissier.) Conduisez-moi.

Elle sort précédée par l'huissier. Aussitôt, et sur la ritournelle du chœur suivant, entrent, par le fond, des jeunes filles de la cour et des

pages, des suivantes portant des fleurs, des bijoux, toute une parure de fiancée.

SCÈNE VIII

ESTELLE, JEUNES FILLES.

CHOEUR.

Préparons les bijoux, la robe nuptiale.
C'est à nous de conduire une vierge à l'autel.
Heureuse la beauté qui, de la main royale,
Reçoit un noble époux en ce jour solennel !

ESTELLE.

Bien heureuse; en effet, celle pour qui s'apprête
L'instant, où devant Dieu, les amours sont bénis !
Celle qui peut marcher, un voile sur la tête,
Vers l'autel où deux cœurs à jamais sont unis !
Ah ! ce rêve charmant de félicité pure
Je le faisais, hélas ! dans le fond de mon cœur !
Je me voyais au front mes bleuets pour parure,
Avec les seuls attraits que donne le bonheur.

CHOEUR.

Préparons les bijoux, la robe nuptiale.
C'est à nous de conduire une vierge à l'autel.
Heureuse la beauté qui, de la main royale,
Reçoit un noble époux en ce jour solennel.

Les jeunes filles et les suivantes entrent dans l'appartement de droite.

Dorothee sort de chez le roi.

SCÈNE IX

ESTELLE, DOROTHÉE, puis DON ALVAR.

DOROTHÉE.

Ah ! mon enfant !... Tu me vois encore tout étourdiel je crois rêver... je deviens folle ! Ce qui m'arrive est si imprévu, si extraordinaire, et je m'attendais si peu à ce que le roi vient de m'apprendre, que je l'ai quitté sans lui répondre, sans trouver une parole pour plaider ta cause et la mienne.

ESTELLE.

Vous me faites trembler !

DOROTHÉE.

Allons, vite, ma litière! si je reste, avant une heure je serai mariée!

ESTELLE.

Mariée!

DOROTHÉE.

Les dispenses sont obtenues, le mari est trouvé. — Il paraît qu'il est très-bien! — Quelle horreur! — Vingt-cinq ans, plein de courage, pauvre et sans nom! mais dans notre famille, les femmes enrichissent et anoblissent. C'est le roi qui m'a dit tout cela. — Très-beau garçon, du reste! Que dirait le couvent? — Viens... (L'entraînant vers le fond.) Viens... sauvez-vous!

Don Alvar paraît à la porte du fond.

DON ALVAR.

Pardon, señora, le roi désire que vous ne sortiez pas du palais.

DOROTHÉE, descendant.

C'est-à-dire que me voilà prisonnière.

DON ALVAR, lui désignant la porte de gauche.

La camerera-major vous attend dans cet appartement, avec les présents et les bijoux destinés à la fiancée.

DOROTHÉE, à Estelle.

Ah! ma pauvre fille! voilà le danger... Il approche... il est là.

DON ALVAR.

Hâtez-vous, señora, car déjà la cour s'assemble et voici le roi!

DOROTHÉE, à Estelle.

Ne me quitte pas, ou je suis perdue!

Elles sortent. La cour entre.

SCÈNE X

DON ALVAR, LA COUR, puis LE ROI, LA GARDE, puis
FABIO et MENG0.

FINALE.

CHŒUR.

Jour d'allégresse
Et de plaisir!
Des chants d'ivresse
Vont retentir.
Gloire au courage,
Gloire à nos preux !
Tout nous présage
Des jours heureux.

LE ROI, entrant à la fin du chœur.

Pour prendre part à cette fête
Fabio devait marcher à votre tête.

DON ALVAR, près de la fenêtre.

Il revient au château, sire, je l'aperçois.

LE ROI.

Allons, pages, versez ! c'est à vous que je bois !

Se tournant vers sa garde.

Braves enfants, dont j'ai connu les pères !
Avec eux bien souvent jadis, pendant nos guerres,
J'ai combattu. Je chantais ce refrain
Que nous redisions tous en nous tenant la main !

COUPLETS.

Avant l'assaut ou la bataille,
Au temps fameux du Cid vainqueur,
Couchés à terre ou sur la paille,
Soldats et chefs disaient en chœur :
De la vieille Castille,
Buvons le vin qui brille,
Suiyons la noble loi !
Il n'est, en cette vie,
Qu'un seul bien, la patrie,
Un seul maître, le Roi !

CHŒUR.

De la vieille Castille
Etc., etc.

FABIO et MENGGO, qui ont paru au fond pendant le chœur, s'approchent
du Roi.

O Roi, notre seigneur et maître,
Voici deux amis, deux soldats,
Qui vous demandent contre un traître
L'appui sacré de votre bras,
S'agenouillant.

O Roi, notre seigneur et maître!

LE ROI, leur faisant signe de se relever.

L'orchestre accompagne le dialogue suivant.

Parlez!

FABIO, se levant.

Sire, la sœur de cet homme, (Mengo se lève.) une jeune fille
que j'aime, a disparu.

MENGO.

Voici son voile que nous avons trouvé au bord d'un
ravin.

FABIO.

Voici un collier qu'elle avait sans doute arraché à son ra-
visseur et qui porte les armes de votre maison.

MENGO.

Sire! rendez-moi ma sœur.

FABIO.

Ordonnez que le coupable soit livré à notre vengeance.

LE ROI.

Le coupable... c'est moi!

FABIO.

O ciel!...

LE ROI.

Cette jeune fille est morte pour le monde. Elle appartient
à Dieu!

FABIO et MENGGO.

Sire!...

LE ROI.

RÉPRISE DU FINALE

A Fabio.

Allons, pages, versez! Prends une coupe, enfant!
 Songe à ta gloire! à l'avenir brillant
 Dont ce jour est pour toi l'aurore.

Fabio repousse la coupe que lui présente un page.

II

Un cri s'élève! Guerre au Maure!
 Près de Chimène, au front charmant,
 Le Cid hésite et reste encore...
 Mais c'est le rêve d'un moment!
 De la vieille Castille
 Buvons le vin qui brille,
 Suivons la noble loi!
 Il n'est, en cette vie,
 Qu'un seul bien, la patrie,
 Un seul maître, le Roi!

CHOEUR.

De la vieille Castille,
 Etc., etc.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DOROTHÉE, ESTELLE, LA CAMERERA.

Dorothée, en grand costume de mariée, paraît. Elle est conduite par la camerera-major. Estelle marche à quelques pas d'elle.

DOROTHÉE.

Vous le voyez, sire, je cède,
 Et j'accepte l'époux que vous m'avez choisi.
 Mais, avant tout, souffrez que j'intercède
 Pour une pauvre enfant que j'aime et que voici!

Elle présente Estelle.

MENGO.

Que vois-je! Estelle!

FABIO!

Estelle!

LES BLEUETS

ESTELLE.

Mon frère!

DOROTHÉE.

Que dit-elle!

Estelle va pour traverser la scène. Un regard du roi l'arrête. Elle recule et est soutenue par une suivante.

LE ROI.

Trahison!... malgré moi!... sous mes yeux,
 Cette fille amenée en ces lieux...
 Par vous, madame!...

ESTELLE

Ah! Sire!...

Elle a su mes malheurs,
 Elle a vu mon martyr,
 Elle a séché mes pleurs!
 Soyez, soyez vous-même
 Sensible à mes douleurs
 Rendez-moi ceux que j'aime!
 Loin d'eux, hélas! je meurs!

ENSEMBLE.

FABIO.

Ah! sire!

Vous savez nos malheurs.
 Terminez son martyr
 Et soulagez nos cœurs!
 Soyez, soyez vous-même
 Sensible à ses douleurs.
 Rendez-lui ceux qu'elle aime.
 Loin d'elle, hélas! je meurs.

LE ROI, à part.

Que dire!...

Grand Dieu! vois ma douleur.
 Hélas! je n'ose lire
 Dans le fond de mon cœur.
 Ah! ma peine est extrême,
 Que me font mes grandeurs!
 Hélas! dans mes yeux même
 Je sens naître des pleurs!

MENGO.

Ah! sire!

Vous savez nos malheurs,
 Vous voyez son martyr!

Et lisez dans nos cœurs.
Soyez, soyez vous-même
Sensible à ses douleurs.
Rendez-lui ceux qu'elle aime.
Loin d'elle, hélas! je meurs!

DOROTHÉE et LE CHOEUR.

Ah! sire!
Vous savez leurs malheurs.
Vous voyez leur martyre,
Et lisez dans leurs cœurs.
Soyez, soyez vous-même
Sensible à leurs douleurs.
Rendez-lui ceux qu'elle aime
Et tarissez leurs pleurs!

Le roi reste un moment indécis; tous les regards sont fixés sur lui.
Estelle s'agenouille devant le roi.

LE ROI, après un moment de silence :

Eh bien, donc, que ta sœur soit libre!

MENGO, recevant Estelle dans ses bras.

O mon Estelle!

Viens, de nos champs fleuris reprenons le chemin.

LE ROI, à Fabio en lui montrant Dorothée.
Vous, don Fabio, suivez madame à la chapelle,
Et devenez marquis en recevant sa main!

FABIO.

Sa main !

ESTELLE, se retournant.

Grand Dieu!

DOROTHÉE, au roi.

Ce n'est pas moi qu'il aime!

ESTELLE, soutenue par son frère.

Hélas! douleur extrême!

FABIO ET DOROTHÉE.

Sire! de grâce!

LE ROI.

Obéissez tous deux!

Je l'ai dit, je le veux!

Les seigneurs entourent Fabio et le pressent de céder.

FABIO, les écartant du geste.

Non!... (Au roi.) Dussé-je attirer sur moi votre colère

Il est un bien que je préfère.

Aux plus hautes faveurs, sire, c'est son amour!

Il se tourne vers Estelle.

LE ROI, accablé.

L'ingrat! il m'abandonne!

LE CHŒUR.

Il se perd, sans retour!

Mengo entraîne Estelle. Fabio les suit.

ACTE TROISIÈME

La maison de Mengo. Décor du premier tableau du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTELLE, MENGO, puis FABIO et DINARDA, Estelle dort
étendue dans un grand fauteuil

MENGO.

ROMANCE.

Dors, ô mon Estelle,
Oublie, un instant ta douleur.
Dieu te prend sous son aile,
Il calmera ton cœur.

Avec toi, sous notre chaume,
Le bonheur est rentré.
C'est ici ton vrai royaume,
Pauvre enfant égaré.
Règne par tes charmes
Ta vertu, ta candeur.
Par elles tu désarmes
La haine et la fureur.
Les anges sèchent tes larmes...
O chère sœur!

II.

Entre Dinarda par la porte latérale.

Rends-nous ton sourire.
Viens encore, à l'ombre des bois,

Nous charmer et nous dire
 Les doux chants d'autrefois.
 Viens prier dans l'église
 Sur le banc où jadis,
 Notre mère était assise
 Auprès de nos amis.
 Règne par tes charmes
 Ta vertu, ta douceur,
 Par elles tu désarmes
 La haine et la fureur.
 Les anges sèchent tes larmes,
 O chèresœur!

Fabio paraît au fond, Mengo lui fait signe d'approcher.

Musique à l'orchestre.

MENGO.

Le calme enfin est revenu.

DINARDA, de l'autre côté du fauteuil.

Il semble que cette couronne qu'elle presse sur son cœur
 en ait chassé la fièvre,

FABIO,

Ah! si nous l'avions perdue! jamais je n'aurais pardonné
 à ce roi qui voulait me la ravir.

DINARDA, traversant la scène.

Hélas!... sa colère vous menace encore.

MENGO.

Sa bonté est grande, et son âme est généreuse!

TRIO et scène.

DINARDA.

Silence! Elle s'éveille!... Et son front se relève!...

(Dinarda, Mengo et Fabio s'écartent un peu.)

ESTELLE, ouvrant les yeux.

Où suis-je? Était-ce un rêve!...

Regardants les bleuets qu'elle tient dans sa main.

Ces fleurs!... c'est la couronne, hélas! qu'il me donna,
 Le soir de nos adieux... Et puis, il s'éloigna...

Laissant tomber la couronne sur la table et se levant.

« La ville était lointaine et sombre
 Et la lune, douce aux amours,
 Se levant derrière les tours
 Et les clochers perdus dans l'ombre,
 Des édifices dentelés
 Découpait en noir les aiguilles... »

FABIO, à part.

O charmants souvenirs dont mes sens sont troublés!

ESTELLE.

« Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés. »

Mengo et Fabio s'approchent d'Estelle. Dinarda se tient de l'autre côté.

Fabio!... mon frère!...

Toi, Dinarda!... Qu'étiez-vous devenus?
Rien de mal ne vous est arrivé, je l'espère.

FABIO, MENG0 et DINARDA.

Ah! le ciel soit béni!... tu nous as reconnus.

Estelle se jette dans les bras de son frère, tend la main à Fabio, puis à Dinarda. Tout à coup un glas funèbre et lointain se fait entendre. On s'arrête étonné, on écoute avec inquiétude.

MENG0.

Que!s sons funèbres!

DINARDA.

Ce n'est pas la cloche de notre église.

FABIO, remontant la scène.

Non, le bruit vient de la ville.

DINARDA.

Et semble annoncer un malheur.

MENG0, qui a remonté, regardant au fond.

Écoutez... Des hérauts d'armes parcourent la campagne.
Ils approchent.

ESTELLE, effrayée.

Mon frère!

VOIX dans la coulisse .

Fils de l'Andalousie,
Que chacun pleure et prie!
L'enfant royal est mort

TOUS.

O ciel!...

FABIO.

Terrible arrêt du sort!

TOUS.

Pauvre roi! Pauvre père!

MENG0.

Sans épouse! et sans fils!

ESTELLE.

Hélas! quelle douleur!

En ce moment, le roi paraît en dehors, s'arrête un instant et observe les personnages qui continuent sans le voir.

MENGO.

A lui, dans sa misère,
N'irez-vous pas?

ESTELLE ET DINARDA.

C'est votre bienfaiteur!

FABIO, ému.

Ah! vous parlez, chers amis, à mon cœur!

VOIX, s'éloignant dans la campagne.

Fils de l'Andalousie,
Que chacun pleure et prie!...

LE ROI, sur le seuil de la porte.

L'infant royal est mort!

TOUS, se retournant.

Grand Dieu! Le Roi!

SCÈNE II

ESTELLE, FABIO, LE ROI, MENGO.

Le Roi s'avance lentement. Dinarda, Mengo et Estelle vont pour s'éloigner. Le Roi fait signe à Mengo de rester, puis à Estelle. Dinarda seule sort par la gauche. Fabio est resté immobile au milieu du théâtre. Le Roi s'approche de lui.

QUATUOR.

LE ROI.

J'avais vingt ans, je croyais à l'amour
Et rêvais éternel ce qui dure un seul jour!
Je fus épris d'Alice,

Se tournant vers Estelle.

Humble enfant comme toi,
Qui, sans nul artifice,
Se donna tout à moi!
Mais l'Espagne jalouse
M'impose une autre épouse...

Je quitte Alice en l'adorant toujours,
Et dans un monastère on enferma ses jours.

Hélas! l'infortunée
Y trouva son tombeau,
Et mourut dans l'année
En me donnant Fabio!

FABIO.

Ah! mon père!...

ESTELLE, s'appuyant défaillante sur le bras de son frère.
Grand Dieu!

MENGO.

Cruelle destinée...
Qui brise leurs amours
Pour toujours!

LE ROI à Fabio.

Songe, mon fils, à notre diadème
Dont rien encor n'a terni la splendeur,
A ce pays qui t'implore et qui t'aime,
A ton père accablé dont tu brises le cœur.

FABIO.

O sort cruel! Faut-il au diadème
Sacrifier mon bonheur, mon bonheur?
Plus je la vois et plus je l'aime...
Mais, de mon père, hélas! puis-je briser le cœur!

ESTELLE et MENGGO.

Le ciel, seigneur, vous donne un diadème,
Acceptez-le, sans regret et sans peur.
C'est le pays, c'est l'Espagne elle-même
Qui vient vous demander d'immoler votre cœur!

Fabio va pour s'élaner auprès d'Estelle, le Roi le retient, et Mengo lui fait signe qu'il doit renoncer à sa sœur. — Des seigneurs de la suite du Roi paraissent au fond. Le Roi entraîne Fabio et disparaît avec lui.

SCÈNE III

MENGO, ESTELLE, DINARDA.

Estelle court à la fenêtre et jette un dernier regard à Fabio, qui s'éloigne, puis elle se met à pleurer. Mengo, désolé, va s'appuyer sur le fauteuil où reposait Estelle au lever du rideau. Dinarda reparait et s'approche de Mengo, qui lui apprend à voix basse ce qui vient de se passer.

ESTELLE.

En voyant le soleil descendre et disparaître
Là-bas, vers les coteaux, derrière les grands bois,
J'ai pleuré bien souvent en me disant : Peut-être

T'ai-je vu, beau soleil, pour la dernière fois!
 Hélas! il est parti, Fabio, mon bien suprême!...
 Le soleil disparaît... il disparaît de même!...
 Tous deux les ai-je vus pour la dernière fois!

Mengo et Dinarda vont près d'Estelle pour la consoler; elle les repousse doucement, va à la table, prend la couronne, la porte à ses lèvres, pousse un cri et sort en courant. Mengo et Dinarda, effrayés, la suivent. — Le théâtre change.

SCÈNE IV

L'église de Peñafiel. — Au fond, un large escalier et une tribune conduisant à la grande salle du palais. — Au-dessous, une chapelle basse.

LE ROI, FABIO, puis ESTELLE, DOROTHÉE, MENG0,
 DINARDA, LE GRAND CONSEIL DE CASTILLE, SEIGNEURS
 ET DAMES DE LA COUR, GARDES, PAGES. PEUPLE, NO-
 VICES.

Les seigneurs, les dignitaires de l'Église, les soldats et le peuple sont groupés dans la tribune et sur l'escalier. Sur le devant, le Roi présente Fabio à l'assemblée.

LE CHOEUR, tourné vers Fabio.

Sire!

Que Dieu vous garde et vous inspire!
 Avec le sceptre acceptez notre foi.

Un page s'approche de Fabio, met le genou en terre et lui présente le sceptre sur un coussin.

FABIO.

Ah! ce sceptre est à vous, mon père.

LE ROI.

Il est à toi.

J'abdique et te fais Roi.

Les grands dignitaires entourent Fabio et le revêtent des insignes de la royauté. En même temps, Dorothee, portant le cordon et la croix de grande abbesse et tenant par la main Estelle revêtue du costume de novice, vient s'agenouiller dans la chapelle basse avec les sœurs du couvent de Santa-Maria.

DOROTHÉE.

Dans une paix profonde,
 Cherchant le bonheur,
 Aux vanités du monde
 Fermons notre cœur.

Mengo et Dinarda paraissent à droite et s'approchent du groupe des novices.

MENGO, à Dinarda.

Sans elle hélas! que ferons-nous sur terre?

ESTELLE, apercevant Mengo, s'approche de lui et lui présente la couronne de bleuets qu'elle tenait tachée sous son voile.

Garde ces fleurs, mon frère,

En souvenir de nos beaux jours troublés,
Et redites parfois, en, prenant vos faucilles.

« Allez, allez, ô jeunes filles, »

« Cueillir des bleuets dans les blés. »

Elle baisse son voile et reprend sa place parmi les novices. Au même instant, Fabio reparait sur le devant de la tribune. Il est revêtu des insignes royaux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que Dieu soit avec toi,
Jeune roi!

Qu'il t'inspire et t'éclaire!
Sois digne de ton père.

A toi nos cœurs et notre foi!

Le Roi paraît sur le seuil de la chapelle basse. Il jette un dernier regard sur son fils, puis sur Estelle et se retire.

FIN